

La Nuque

Silœ^{éditions}

18, rue des Carmélites
44000 Nantes
4, rue Souchu-Servinière
53000 Laval

www.siloe.fr
chezsiloe.canalblog.com

Roland Goeller

La Nuque

Silœ éditions

Sommaire

1. Systèmes guidés.....	13
2. <i>Mens sana in corpore sano</i>	18
3. La nuque.....	27
4. Régulation généralisée.....	33
5. Lassitude.....	36
6. Expérience de la normalité et du grain de sable.....	39
7. Un accès de colère.....	44
8. Restriction de l'indifférence.....	49
9. Schéma directeur pour l'optimisation des déplacements et des habilitations.....	56
10. Point de non-retour.....	59
11. Mise en garde.....	64
12. Sevrage.....	71
13. Loyauté.....	75
14. En quoi consiste le monde ?.....	81
15. Dispositif de contrôle de présence dans les cellules élémentaires.....	85
16. Confrontation.....	87
17. Fugitifs.....	93
18. Préconisations du laboratoire N.....	97
19. Une lande de terre friable.....	99
20. Rupture.....	105
21. Inemployables.....	109

22.	Rapport d'évaluation.....	112
23.	L'antichambre.....	114
24.	Algorithme de paramétrage	119
25.	Au contact de la chair.....	121
26.	Extrait du journal de TOM	125
27.	Naître.....	128
28.	Extrait du journal de TOM	133
29.	Adieux.....	139
30.	Compte rendu de séance du Conseil de surveillance et d'administration.....	142
31.	Pirates	144
32.	Extrait du journal de TOM	149
33.	Un début de famille	153

Premiers levés qui ferez glisser de votre bouche le bâillon d'une inquisition insensée – qualifiée de connaissance – et d'une sensibilité exténuée, illustration de notre temps, qui occuperez tout le terrain au profit de la seule vérité poétique constamment aux prises, elle avec l'imposture, et indéfiniment révolutionnaire, à vous.

Recherche de la base et du sommet, René Char

1.

Systemes guidés

Lentement, le buste cède à la pression de la force centrifuge et s'incline. À peine reste-t-il suspendu en bout de course que déjà il revient à sa position initiale, au contact du dossier. L'échine peu à peu s'écrase mais le dossier résiste. Encore quelques instants et le mouvement s'inverse. Le virage est plus serré, avec un rayon de courbure réduit au minimum. Le train effectue une légère décélération avant de s'y engager. Au cours du forage le tunnelier aura rencontré une roche granituse, plus dure, et le maître d'œuvre aura pris la décision de la contourner, quitte à rallonger le parcours.

Le tunnel se déplie d'une station à l'autre. Nul repère pour en estimer l'éloignement, hormis l'inclinaison des bustes, dans un sens ou dans l'autre, le nombre d'inclinaisons et le léger sifflement des roues lorsque, dans les virages, le rail lutte pour maintenir la trajectoire. À chaque instant il faut contraindre l'inertie. Parfois, un improbable fanal déverse un spasme lumineux à travers les vitres. À qui transmet-il son signal ? Nul conducteur ne pilote le train confié à des systèmes de régulation automatique.

Il est mardi. Comme chaque jour, TOM a pris le train pour se rendre à son travail. Il ne compte pas le nombre d'inclinaisons. Il est assis sur un strapontin, perpendiculaire au sens de la marche, et tient à la main un questionnaire encore vierge de toute annotation. Pour le remplir, il reste à peine quelques minutes, mais il ne parvient pas à se décider. Son attention est accaparée et si quelqu'un lui en posait la question, il serait bien en peine de préciser par quoi.

Qui du reste poserait une telle question ? À peine l'attitude de TOM soulève-t-elle une vague curiosité autour de lui. Pour quelles raisons l'itinérant qui a nom TOM se laisse-t-il distraire par de

confuses pensées au lieu de remplir son questionnaire ? À chaque voyage son questionnaire. Quoique, d'un jour à l'autre, les questions soient les mêmes. Les réponses aussi. Tous les itinérants à l'exception de TOM se sont acquittés de cette tâche, ils ont coché les cases de leurs questionnaires, presque toutes. Les stylets à nouveau glissés dans leurs logements, ils attendent, assis, debout, le regard droit, de temps à autre ils clignent des yeux. Bien malin qui pourrait deviner à quoi ils songent. Du reste nul questionnaire ne s'intéresse aux songes. Le train imprime aux corps de petits mouvements oscillatoires dont ils se contentent de contrôler les amplitudes. Les songes restent suspendus dans le mouvement. Jour après jour les mêmes petits mouvements bercent les corps, la même quantité de mouvement. Les corps en prennent la mesure. Les corps mesurent. Ils servent à cela. Encore deux virages. Encore un virage. Ils attendent les premiers coups de frein. Alors les itinérants assis se lèveront, les itinérants debout se serreront les uns contre les autres. Ils se mettront tous en bon ordre face aux portes coulissantes. Dès leur ouverture, ils descendront. En bon ordre.

La première décélération arrache TOM à ses pensées. Il s'empare de son stylet et, sans même lire les questions, coche les réponses. Il sait quelles cases cocher sur la grille. Le questionnaire comporte treize questions. Les douze premières proposent un choix de réponses en dichotomie : oui, non, beaucoup, peu, tout à fait, pas du tout.

Les autres itinérants le regardent faire. Pourquoi regardent-ils ainsi ? Qu'en pensent-ils ? Sans doute observent-ils un individu dont le comportement présente une légère singularité. Pas même. Ils observent un individu dont les gestes semblent avoir été ralentis de façon inexplicable. Une aphasie amnésique. Ils attendent simplement que cet individu règle son pas sur celui des autres. Ils attendent qu'il reprenne la cadence générale des corps, comme dans une ligne d'embouteillage. Ils attendent qu'il rattrape ce petit retard qui

depuis ce matin ne cesse de le distancer. Ils le toisent, en bons élèves vis-à-vis du cancre de la classe, expression désuète qui en d'autres temps désignait le mauvais élève. Ce matin TOM était le cancre, leur cancre. Et, tête en l'air, le cancre voit des choses que les autres ne voient pas. Ces choses sont parmi les itinérants, à la fois dissimulées et palpitantes comme la veine jugulaire. Ces choses palpitent sous l'épaisse couche des habitudes et des asservissements. Mais le questionnaire assaille TOM de son insistance.

Le train circule-t-il selon la grille horaire ?

Disposez-vous d'une place assise ?

L'embarquement s'est-il fait conformément aux procédures ?

TOM coche les cases correspondantes. La plupart du temps, les trains circulent et les itinérants embarquent conformément aux plans et aux prescriptions. Aux heures de pointe, ils attendent, debout sur plusieurs rangées, de part et d'autre des quadrilatères tracés sur le sol en face des portes d'accès. Ils se tiennent en dehors des quadrilatères afin de laisser descendre les itinérants arrivés à destination. Il leur est demandé de le faire, l'injonction en est rappelée par une signalétique agressive. Une signalisation lumineuse clignotante, agressive elle aussi, annonce l'approche des trains. La présence d'un itinérant dans le quadrilatère déclenche un signal sonore. En général, le rappel à l'ordre suffit, à défaut une patrouille intervient.

Ce matin encore, à peine ont bruisé les corps qui s'agrégeaient et se déplaçaient dans la retenue de leur souffle et le froissement des vêtements. Nulle bousculade au cours de l'embarquement, ni empiètement de quadrilatère d'accès, ni déclenchement de signal sonore, rien. Sauf un incident, à la fois bref et... à peine la mémoire en garde-t-elle trace. En arrivant à la station Sérénité, TOM a entendu une voix proférer des hurlements aigus et stridents, absolument déraisonnables. Leur violence a tiré les itinérants de la torpeur et les a plongés dans l'effroi. Impossible pour TOM d'en apercevoir l'auteur. La panique s'est propagée comme une onde de choc dans la

foule compacte, quoique l'inertie de cette dernière ait ralenti la perturbation comme l'aurait fait un gilet pare-balles. Il s'agissait d'un forcené. Qui d'autre ? Le forcené proférait des séquences de mots, des bouts de phrases, entrecoupés de suites de syllabes dépourvues de sens. Cela ressemblait à ces messages aberrants qui parfois inondent les écrans. Les calligraphies usuelles y voisinent avec toute la gamme des signes disponibles sur les systèmes graphiques. Sans doute, le régulateur de métabolisme du forcené avait-il cessé de fonctionner. Cela se produit, TOM en a entendu parler, mais il était loin de penser que le dysfonctionnement du régulateur provoquât un tel dérèglement.

Lorsque les cris ont cessé, s'est installé l'effrayant silence qui succède à l'explosion et précède le souffle. Et, soudain, un martèlement de pas cadencés a annoncé l'intervention d'une patrouille. Il y a eu encore, comme une réplique, quelques cris inhumains, puis plus rien, excepté le cours normal des choses, quoiqu'ait subsisté une vibration sourde remplie de stupeur.

Où le forcené fut-il emmené et qu'advint-il de lui ?

TOM finit de renseigner le questionnaire. Les itinérants qui l'observent semblent éprouver du soulagement, leurs regards se détournent les uns après les autres, à la recherche d'une aspérité quelconque où s'accrocher. Lorsqu'il aborde la dernière question, tous les itinérants sont à nouveau réfugiés dans leurs songes, en suspension comme des éprouvettes de sang dans un agitateur anticoagulation.

La dernière question porte le numéro 13. Elle est facultative. Nulle case à cocher. *Avez-vous une observation ou une remarque particulière ?* L'espace de réponse n'est guère plus grand que la place de trois mots mais en serrant bien les lettres, il est possible de faire tenir une phrase entière. Dans les questionnaires des jours précédents, TOM s'était borné aux douze premières questions. Il ne se rappelle pas avoir vu quiconque répondre à la question 13. Pour répondre quoi du reste ?

La circulation des trains est entièrement sous contrôle. Elle est régulée par un ensemble de systèmes qui anticipent tous les incidents possibles. Lorsque, malgré tout, un incident se produit, les systèmes induisent aussitôt des séries de mesures pour en limiter les effets. Tout au plus les trains accusent-ils alors un léger retard mais les systèmes de surveillance en tiennent les itinérants informés. Lorsque les retards se prolongent, les itinérants prennent leur mal en patience et restent assis, les uns en face des autres, dans l'impassibilité de leur métabolisme régulé.

Aussi, pas plus en ce jour que les précédents, n'y a-t-il matière à répondre à la question 13, sur laquelle pourtant TOM s'attarde, peut-être à cause de l'incident provoqué par le forcené, peut-être à cause de ce quelque chose qu'il a cru voir parmi ses compagnons de voyage, mais il n'y a pas de rapport entre les performances d'un système de transport et des hurlements, encore moins avec ces choses indéfinissables qui flottent parmi des itinérants en route vers leur travail.

2.

Mens sana in corpore sano

Le dernier dossier de la journée ne présente pas beaucoup de difficultés. TOM apporte les quelques annotations qui s'imposent et les enregistre. Autour de lui, des dizaines et des dizaines de superviseurs de production apportent les modifications qui s'imposent, dans des formes elles aussi imposées. Chaque superviseur occupe une alvéole large comme les bras ouverts. Les alvéoles, progressivement, émettent un grondement sourd, comme une ruche à l'approche d'une perturbation atmosphérique. La fin de la période de travail est imminente.

TOM renseigne le registre d'intendance, coordonnées personnelles, jour, vacation, processus de production, dossiers traités, anomalies rencontrées, corrections apportées. Une fois de plus, il hésite devant la rubrique des observations particulières. Qu'est-ce qu'une observation particulière ? Quel type de réponse attend-on de lui ? Il n'en sait rien. Ses voisins d'alvéole savent-ils ? Il demandera à LUC ce qu'il en pense. Quoiqu'ils parlent rarement de leurs activités professionnelles.

L'immeuble qui abrite la section C45 s'élève en bordure d'une grande place tracée au cordeau. Lorsque les superviseurs et les autres employés quittent leur travail, les choses se passent dans leur esprit comme si, brutalement, toute la substance de leurs activités restait collée au fond et qu'ils se retrouvent dans un état proche de l'apesanteur. Non qu'ils ne perçoivent plus le poids de leurs corps, pétrifiés dans l'environnement des processus de production, mais le mouvement général de leurs existences subit alors un passage à vide, une absence d'objectif, un éblouissement. L'esprit brasse encore les dossiers, mais sans plus les ouvrir. En écho au microprocesseur, lequel continue la restructuration du disque dur, alors même que l'écran est à nouveau inerte.

Les chaises autour de lui raclent le sol. TOM se lève à son tour et aperçoit les têtes émerger du labyrinthe des alvéoles. Il ramasse les trois objets qui lui appartiennent et les pose dans le sac contenant ses affaires de sport, puis il remet sa chaise en place et quitte son alvéole.

Les employés de la section C45 se déversent dans l'allée centrale, presque en cadence. Ils forment plusieurs files rectilignes. Ceux qui sortent des lignes d'alvéoles s'introduisent dans les files comme au compte-gouttes, deux pour un ou trois pour un, selon la vitesse d'écoulement. Les employés avancent tels des colonnes de fourmis de deux genres, les unes avec des tenues gris clair, les autres avec des tenues gris sombre. L'alternance des clairs et des sombres constitue le seul motif rythmique dans l'écoulement. TOM cherche une périodicité quelconque dans cette alternance mais n'en trouve pas. Les gouttes claires succèdent aux gouttes sombres sans ordre apparent. Cela signifie que la répartition des clairs et des sombres dans les alvéoles est, elle aussi, aléatoire. TOM sait que les suites logiques dissimulent de l'aléatoire et des singularités. Tout ne peut pas être parfaitement ordonné.

Il emboîte le pas à deux gouttes gris clair. En général, celles-ci sont de taille plus petite que les gouttes gris sombre. Les morphologies sont différentes, peut-être même les odeurs.

Une sensation de lourdeur naît soudain dans son bras gauche. Elle rappelle à TOM qu'il porte un régulateur greffé, un petit bracelet métallique dont la plupart du temps il oublie jusqu'à l'existence et dont la fonction est de procéder à des micro-injections de sérum de régulation. La sensation est de faible intensité, mais la répétition en aiguise la perception. Elle disparaît assez rapidement, comme s'atténue l'onde à la surface d'un liquide.

TOM a remarqué que le régulateur entre en action lorsqu'il se trouve au milieu d'une foule et que les injections augmentent en fréquence avec la densité de la foule.

La diffusion du sérum dans le bras agit à la manière des anesthésiques utilisés au cours de soins dentaires. Elle entraîne la dilatation du champ de la perception. Une chose qui retenait l'attention se trouve à nouveau remise à distance, parmi d'autres choses qui retenaient également l'attention mais avec une acuité considérablement réduite.

Aussitôt la micro-injection faite, TOM éprouve une sorte de flottement, comme si les employés gris clair ou gris sombre, dans la file desquels il a pris place, étaient vidés de leur substance et qu'avançaient des hologrammes ou des ectoplasmes. Sans doute cette impression n'est-elle pas étrangère à cette sorte de vertige qui saisit dès la sortie de l'immeuble, lorsque la place déploie son immensité géométrique aux angles droits et aux aspérités régulièrement réparties.

Sur la place, employés et superviseurs se dispersent. Pour la plupart, ils rejoignent l'une des bouches de métro situées aux quatre coins. Leurs colonnes se disloquent. L'alternance des tenues gris clair ou gris sombre dessine des figures sur le pavage rosâtre dans une harmonie chromatique mouvante. Rares sont les employés qui se déplacent côte à côte. Quant à voir une tenue gris sombre se déplacer à côté d'une autre, gris clair, cela n'arrive que dans les rapprochements aléatoires de la foule.

L'activité du régulateur diminue et lentement l'ataraxie s'installe en TOM, comme un bruit de fonds apaisant. LUC arrive peu après. Ils ont rendez-vous. Un rendez-vous tacite. LUC marque lui aussi un temps d'arrêt en faisant irruption sur la place. Toute la largeur du portail de l'immeuble est occupée par des employés qui semblent hésiter comme devant une piscine d'eau froide. L'hésitation explique la lenteur de l'écoulement des colonnes à la sortie des salles de la section. La lenteur de l'écoulement explique les micro-injections dans le bras. Peut-être le portail n'est-il pas assez large pour autoriser un écoulement à vitesse optimale.

LUC rejoint TOM.

— Bonjour LUC.

— Bonjour TOM.

Les regards se croisent mais aussitôt se détournent comme de s'être approché trop près d'un précipice.

— Eh bien, allons-y.

Les pupilles de LUC sont dilatées. Ils traversent la place. La marche dissipe les dernières approximations de leurs perceptions. Marcher procure à TOM l'agréable sensation d'étirement de son système musculaire, ankylosé par une séance de travail de dix heures. La sensation est amplifiée par la présence de LUC. Machinalement, TOM règle le rythme de sa marche sur celle de LUC, lequel sans doute fait la même chose. Mais LUC est un peu plus grand, aussi leurs mouvements juxtaposés finissent-ils par entrer en opposition de phase. À quoi LUC pense-t-il pendant qu'ils marchent ainsi ? Parfois TOM songe à le lui demander. Peut-être LUC de son côté songe-t-il à la même chose. Lorsque TOM s'appesantit trop longtemps à vouloir deviner les pensées des autres, le régulateur procède à quelques injections qui lui sont alors comme un rappel à l'ordre. L'attention excessive portée aux autres fait partie de ce contre quoi il faut se préserver.

Ils arrivent devant le Centre de loisirs Gamma. Le frontispice en porte la devise « *Mens sana, corpore sano* » que TOM lit sans la comprendre. Le Centre comporte d'innombrables salles de gymnastique et de sport collectif, lesquelles alternent avec autant d'espaces de jeux et de détente aquatique. Les étages impairs sont réservés aux employés en tenues gris sombre, les étages pairs aux employés en tenues gris clair. Le rez-de-chaussée consiste en un immense vestibule où les employés procèdent aux inscriptions dans les salles disponibles.

TOM et LUC trouvent une salle de squash au onzième étage. Ils pourront en disposer pendant une heure. Ils glissent leur carte

de paiement dans un appareil et identifient sur un écran tactile la prestation choisie. L'appareil délivre un badge qui arrête l'ascenseur à l'étage correspondant et ouvre les sas autorisés. Ils se changent dans les vestiaires, où ils rangent leurs affaires dans des armoires voisines.

Sur la piste de squash, TOM fouette la balle de toutes ses forces. Il éprouve une inexplicable joie. LUC et lui rivalisent de force et d'adresse, comme si leur destin dépendait du rebond de la balle. LUC est gaucher. Il commence toutes les parties avec la main droite mais, pris dans la frénésie du jeu, les termine toujours de la main gauche. Le choc de la balle contre le régulateur n'empêche pas le fonctionnement de celui-ci, affirme-t-il.

Après la partie de squash, ils effectuent une dizaine de longueurs dans un bassin puis séjournent quelques instants dans un hammam. Le régulateur reste alors inerte. Étanche, il ne souffre pas de séjours prolongés dans l'eau.

TOM éprouve un bien-être particulier, quelque chose comme une absence de pensée, qui le laisse indemne de toute préoccupation. Est-ce le bien-être de la vacuité ? Est-ce l'absence de processus et de contraintes qui donne à la présence de LUC une résonance particulière ? Ils retardent l'instant de quitter le hammam et TOM songe que la séance de détente arrive à son terme.

— Allons boire quelque chose, suggère-t-il.

— Pourquoi pas, répond LUC.

Ils retournent au vestibule et se dirigent vers l'un des quinze ou vingt distributeurs de boissons. Ils passent à côté de quelques employés isolés qui prélèvent une boisson mais ne s'attardent pas. Le distributeur en propose selon toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Il débite les montants affichés sur les cartes de crédit.

— Rouge ou vert, demande TOM.

— Violet, répond LUC.

Pour lui-même, TOM sélectionne une boisson rouge. Les récipients transparents tenus à hauteur de coude apposent un motif har-

monieux sur le gris des vêtements. À mesure qu'ils boivent, les deux motifs rétrécissent et provoquent leur sourire. TOM n'a nulle envie de partir. Il songe à la prochaine séance de détente. Elle aura lieu demain. Ils ont droit à deux séances de détente hebdomadaires, de deux heures chacune, au Centre Gamma. Le choix des jours, des plages horaires et du centre leur est imposé. Ce choix ne manque pas de logique car il tient compte du lieu de leur travail et de leurs horaires. Il leur est notifié par un courrier électronique dont ils ne regardent même pas l'en-tête et dont ils ne songent pas à remettre en question le contenu. Pour TOM, il s'agit des lundis et des mardis. Depuis quelque temps, il en va de même pour LUC.

Ils ont fait connaissance au Centre, ils cherchaient tous deux un partenaire pour une partie de squash. La fois suivante ils ont noté qu'ils sortaient par le portail du même immeuble. Plus tard encore, le premier sorti attendait l'autre, tacitement. Ainsi naît une amitié, se dit TOM, avec l'intuition que pour la faire vivre il faut bien autre chose. Mais cette amitié dépend de leurs affectations dans les sections de travail, ainsi que de l'attribution aléatoire des séances de loisirs.

Avant la section C45, TOM travaillait dans la section C21. Il a été muté pour des raisons qui ne lui ont pas été expliquées. Un beau jour, un courrier électronique l'a informé qu'il devait se rendre dans une autre section. Ses habitudes changèrent peu, il descendait à une autre station de métro et se rendait dans une salle peu différente de celles de la section C21. Les alvéoles étaient conçues selon le même principe et leurs alignements aussi. TOM ne se rappelle pas de ses partenaires de squash lorsqu'il travaillait à la section C21.

Pour LUC, TOM ne sait pas, il s'est contenté de supposer qu'il en allait de même pour lui. Pour quelle raison poser des questions dont on sait que l'interlocuteur n'a pas la réponse ? Si LUC était muté, peut-être TOM l'oublierait-il très vite. Peut-être LUC l'oublierait-il

avec la même indifférence. Mais à cet instant, la pensée que LUC puisse ne pas venir le lendemain dessine une singularité dans le tissu de ses représentations.

— Messieurs, vous avez dépassé votre temps autorisé.

TOM se retourne vers le vigile qui les interpelle. La voix est impérieuse, à la manière d'un avertissement. Les vigiles patrouillent en équipes de deux, vêtus d'uniformes gris sombre marqué d'un insigne. Ni TOM ni LUC ne les ont entendus approcher. Ni l'un ni l'autre ne se sont rendu compte de l'heure qu'il était. TOM cherche une horloge des yeux. Presque 21 heures. Une montée d'adrénaline le submerge, aussitôt combattue par le régulateur, qui injecte une dose à rendre son bras insensible. LUC a encore les yeux rouges. Il jette le récipient dans la poubelle, d'un geste chargé d'agacement. Les vigiles répriment un sursaut.

— Vous avez dépassé votre temps, répètent-ils, veuillez sortir du Centre et reprendre vos processus de déplacement.

Les vigiles ne cillent pas. Ils sont plantés à côté d'eux et ne partiront pas aussi longtemps qu'ils n'auront pas obtempéré. TOM devine la menace se concentrer dans leur regard.

— Très bien, dit-il.

Les vigiles acquiescent. LUC et TOM ramassent leurs sacs et quittent les lieux. Ils retournent vers la place où leurs chemins se séparent. TOM ne sait pas où se situe le lieu de repos de LUC. Il ne le lui a pas demandé. LUC ne l'a pas précisé. Ne pas le savoir augmente la probabilité de ne pas retrouver LUC si celui-ci était affecté ailleurs.

Mais LUC marche vite. La rougeur de ses yeux persiste. TOM perçoit la tension de ses membres à ses gestes presque saccadés. Ils parviennent à un carrefour, où LUC s'arrête sans raison apparente. Il se fige comme si la vie quittait son corps. Puis il oblique sur la gauche, tout aussi brutalement.

— Ce n'est pas le bon chemin, dit TOM.

LUC n'entend pas, il continue de marcher sans se soucier de lui.

— Ce n'est pas le bon chemin, répète-t-il.

LUC accélère, obligeant TOM à courir.

— Quel bon chemin ? répond LUC dans un sursaut de lucidité.

— Mais le chemin vers la place...

TOM se fige. Il a l'intuition que ce genre de réponse est sans effet sur son ami. Alors il se lance à ses trousses. Lorsqu'ils jouent au squash, la vitesse de mouvement détermine l'occupation du terrain et TOM songe qu'il pourrait ainsi le contraindre à retourner vers le bon chemin. Il s'immobilise devant lui mais LUC s'en émeut à peine et le contourne.

— Il n'y a pas de bon chemin, s'écrie-t-il.

À plusieurs reprises déjà le régulateur a tenté d'apaiser l'émotion qui étire TOM, mais l'adrénaline ne cesse de monter en lui. Le débit d'adrénaline lutte avec le débit d'anesthésiant.

— LUC, s'écrie-t-il.

LUC n'entend plus. Il accélère le pas et s'éloigne un peu plus du bon chemin. Il oblique à un carrefour, où soudain surgissent d'autres vigiles. Ceux-ci s'interposent. Sont-ils intervenus par hasard ?

— Vous êtes entrés dans un espace pour lequel vous n'avez pas d'habilitation.

— Quoi ? s'exclame LUC.

— Vous êtes entrés dans un...

— ... nous sommes perdus, les interrompt LUC, hébété.

— Il vous suffit de faire demi-tour, répond le vigile, qui subitement renonce à ses airs sévères.

— Il nous suffit de faire demi-tour.

— Faisons demi-tour, intervient TOM.

— Faisons demi-tour, répète LUC.

Ils font demi-tour et sans peine reviennent à la grande place bordée par l'immeuble de la section C45. Dans les étages, d'autres

superviseurs continuent de superviser les processus de production, lesquels ne s'interrompent jamais.

Ils se séparent et rejoignent leurs stations de train souterraines, chacun par sa bouche d'accès. Peut-être joueront-ils au squash demain ?

3. La nuque

Il est mardi et le train entre dans la station Avenir et Liberté, où TOM descend. Les coups de frein se font énergiques. TOM avance vers la plateforme. Devant lui, derrière, sur les côtés, se tiennent d'autres itinérants. Les corps en sont presque à se toucher. Une mystérieuse force de répulsion parvient à maintenir les interstices au sein de l'agglomérat des corps, comme la limaille dans un champ magnétique.

TOM renonce à faire l'inventaire machinal des petits signes de vieillissement qui apparaissent sur les parois et la plateforme du train. Il laisse errer son regard autour de lui, entre les corps juxtaposés dans une proximité de ligne d'embouteillage. Mais les bouteilles avancent vers leur destin, qui est d'être remplies de liquide puis obturées. Elles avancent dans la ligne, poussées les unes par les autres. Parfois, lorsque la ligne fait un coude, elles tournent sur elles-mêmes, mises en rotation par celles qui suivent et qui les poussent. À peine savent-elles alors que d'autres bouteilles existent.

Autour de TOM, les corps se tiennent comme des bouteilles dans un sas de rétention. Mais les corps gardent entre eux un petit espace. Au moindre contact, ils reprennent distance, pas comme au squash où ils n'hésitent pas à se bousculer. Ils produisent en permanence de petits mouvements browniens qui donnent à la plateforme l'apparence d'une ruche ou d'une fourmilière. Peut-être les corps cherchent-ils à signifier quelque chose. Il y a peut-être entre deux corps une dissemblance plus grande qu'entre deux bouteilles.

TOM lui aussi hésite entre deux perceptions, celle des similitudes ou, à l'inverse, celle des dissemblances. Les corps se ressemblent. Chacun possède une tête, deux membres supérieurs, deux membres inférieurs, un tronc de dimensions variables... Les corps semblent

issus d'une matrice unique, dont les caractéristiques auraient été modifiées d'une fois l'autre, selon un rythme et des paramètres que TOM ne comprend pas. Les corps debout, tournés vers la porte, composent un tissu charnel presque homogène. En même temps, le tissu présente des distorsions et des discontinuités. Peut-être les corps ne se ressemblent-ils pas tant que cela. Certains sont grands, d'autres petits, d'autres encore présentent des traits fins ou anguleux. Peut-être les petites différences entre les têtes sont-elles plus importantes que le fait de posséder une tête. Dans l'espace réduit de la plate forme, TOM perçoit les dissemblances et les vibrations des corps avec une acuité croissante. Le rythme est là, même incompris. Et brusquement, au-delà des mensurations, des angles, des arrondis et des corpulences, comme un courant qui sature un circuit basse tension, apparaît une dissemblance d'un tout autre ordre. TOM ne sait comment la nommer.

Tous les corps, déjà si semblables, portent les mêmes vêtements, des ensembles veste pantalon, de même coupe. Seule la couleur change. Gris clair pour les uns, gris sombre pour les autres. Les cheveux sont coiffés court, avec simplicité, sans recherche d'effet ou de style. Les yeux sont dépourvus de tout ajout. Pourtant, au sein de tous ces corps émerge une différence autre que celle de la couleur des vêtements.

Aussitôt, les yeux de TOM s'injectent de sang, car cette distorsion qui existe depuis toujours le saisit de son évidence. Elle le saisit à cet instant particulier, même si les uns et les autres coexistent depuis toujours, juxtaposés, dans les couloirs des métropolitains, les bureaux, les salles de restauration et de détente, les places publiques et les cités de régénération. Même si les corps gris sombre ne prêtent aux corps gris clair aucune attention particulière, en dehors de celles qui relèvent des obligations professionnelles ou civiles.

Sans qu'il lui soit possible d'en expliquer les raisons, TOM est troublé par la présence de corps gris clair autour de lui. L'uniformité

des tenues vestimentaires et des chevelures ne parvient pas à gommer les disparités morphologiques. Pour la plupart, ces corps ont la taille mince. Une taille de guêpe. Et, dessous, les hanches qui s'élargissent. Le mouvement du poignet ou de la cheville ne manque pas d'une certaine affectation.

Certes les vêtements sont taillés de telle sorte que nulle singularité n'apparaisse, mais il suffit que l'itinérant se tourne ou fasse un geste quelconque pour que ses dispositions physiques particulières transgressent la conformité vestimentaire. Les corps dissimulés ne présentent pas la même morphologie, les uns ont des arrondis là où les autres sont anguleux. Les uns manifestent de la légèreté de mouvement, voire de la retenue, là où les autres font preuve d'une certaine vigueur non exempte parfois de brusquerie.

L'irrigation acide persiste dans les yeux de TOM. De même qu'une bouteille soudainement consciente de son niveau de liquide, TOM prend conscience de faire partie de l'un des genres, exclusivement. Cette pensée le saisit. Sur la plateforme se tiennent des itinérants de deux genres différents et lui-même est apparenté à l'un d'eux. Cette parenté existe depuis toujours, elle repose croit-il sur la possession d'organes dont la fonction lui reste confuse. Ces organes lui appartiennent aussi loin que ses souvenirs remontent. Ils lui appartiennent de façon consubstantielle, depuis l'origine, pas comme le régulateur, lequel est venu par la suite. Comment sinon expliquer la greffe ? Ils lui appartiennent et constituent, au-delà des tenues claires ou sombres, ce qui distingue un genre de l'autre.

Aussi ses regards sans cesse reviennent-ils à l'itinérant qui le précède. Sa tenue est gris clair. La partie de chair comprise entre la tête et les épaules l'intrigue plus particulièrement. Les manuels d'anatomie la désignent comme étant la nuque. L'itinérant de qui il observe la nuque se tient en appui à l'une des barres verticales de la plateforme. TOM est plus grand d'une demi-tête. L'itinérant se

tient de manière... féminine. Le mot fait irruption dans son vocabulaire. Une pensée lentement prend forme dans son esprit : il y a une manière féminine de se tenir, différente de la manière masculine. Pour quelles raisons ne pas dire que l'itinérant est... une femme ? Mais dans les usages il n'y a pas de genres non plus, ils ont été abolis jusque dans la grammaire, et les sexes sont réduits à une singularité morphologique non déterminante.

L'itinérant-femme tient la barre verticale à hauteur d'épaules. Son poignet forme avec l'avant-bras un angle exagéré, il semble cassé, puis reprend comme par magie son ouverture angulaire initiale. Cette figure suppose l'extrême complexité de l'articulation du poignet, mue par d'insoupçonnables degrés de liberté. Les doigts sont longs, presque dépourvus de chair, leurs articulations à peine soulignées. Les ongles se terminent en un arrondi parfait, tous les ongles. De surcroît celui du pouce est à peine plus grand que l'ongle de son auriculaire, à lui TOM. La main de l'itinérant disparaîtrait entièrement sous la sienne s'il lui prenait fantaisie de l'en recouvrir. Pour quelle raison l'en recouvrirait-il ? À quelle fonction un geste de cette nature répondrait-il ? Pourquoi des évocations de cette nature envahissent-elles ses pensées ?

Le cheveu court dégage les tendons de la nuque et le dessin à la naissance de l'oreille. Celui-ci est d'une extrême délicatesse. Les épaules sont étroites mais se prolongent en un dos qui semble plus étroit encore, les petites oscillations que le train imprime aux corps génèrent dans les vêtements des plis qui laissent penser qu'ils sont amples à cet endroit. Peut-être la taille excéderait-elle à peine le contour de ses deux mains jointes au niveau des pouces et des index. Mais, bien sûr, poser les mains et les joindre sur la taille de l'itinérant serait folie, au même titre que se tenir dans un quadrilatère d'ouverture des portes à l'approche d'un train. Quant à la nuque, malgré son apparente immobilité, elle semble véhiculer d'innombrables influx qui naissent dans la perception des doigts

ou du dos et aboutissent en un battement de cils ou un froncement de sourcil.

TOM observe, mais sans insistance. Il s'efforce de détacher ses regards de cette nuque qui les attire comme le vertige d'une faille. Par bonheur, ses observations échappent à l'attention des autres itinérants. Du moins jusqu'à ce que l'itinérant féminin objet de cette attention... jusqu'à ce que la femme ne se retourne. Non pas de manière franche. Elle se contente de pivoter la tête de quelques degrés tout au plus et donne à TOM le loisir d'observer son visage de trois quarts arrière.

La ligne du visage effectue un rebroussement à la hauteur de l'œil. TOM remarque un battement de cils, comme si un sujet d'inquiétude s'en était emparé. L'itinérant féminin se sent observé, TOM en est certain à présent, il cherche par ce mouvement des cils à se dérober à l'observation dont il se sent devenu l'objet. En même temps, son corps semble traversé par une sorte de frémissement, probablement imperceptible pour quiconque à l'exception de TOM, un frémissement en lien avec la façon dont ce dernier observe les lignes de la nuque. Peut-être le regard, à force de regarder, finit-il par véhiculer des influx. TOM a l'intuition que l'itinérant féminin pourrait, d'un moment à l'autre, se retourner complètement et lui demander ce qu'il veut, à lui qui ne veut rien de particulier, et qu'il se trouverait alors dans la délicate posture d'un individu qui, ne voulant rien de particulier, n'aurait rien à répondre tout en donnant l'impression de vouloir quelque chose avec beaucoup de force.

Pour se soustraire à cette soudaine et encore inexplicable menace, TOM prend le parti de se consacrer à l'examen du plan de circulation du train, affiché au-dessus de la porte d'accès. Il relit méthodiquement le nom des stations : Renaissance, Sérénité, Avenir et Liberté, Espérance..., comme s'il en avait oublié l'enchaînement. Il se persuade que le monde connu se résume en repères spatiaux

temporels, tandis que l'itinérant féminin dont il avait contemplé la nuque, cessant d'être épié, reprend une attitude d'indifférence et en même temps libère TOM de la suspicion qui menaçait de s'élever à son encontre.